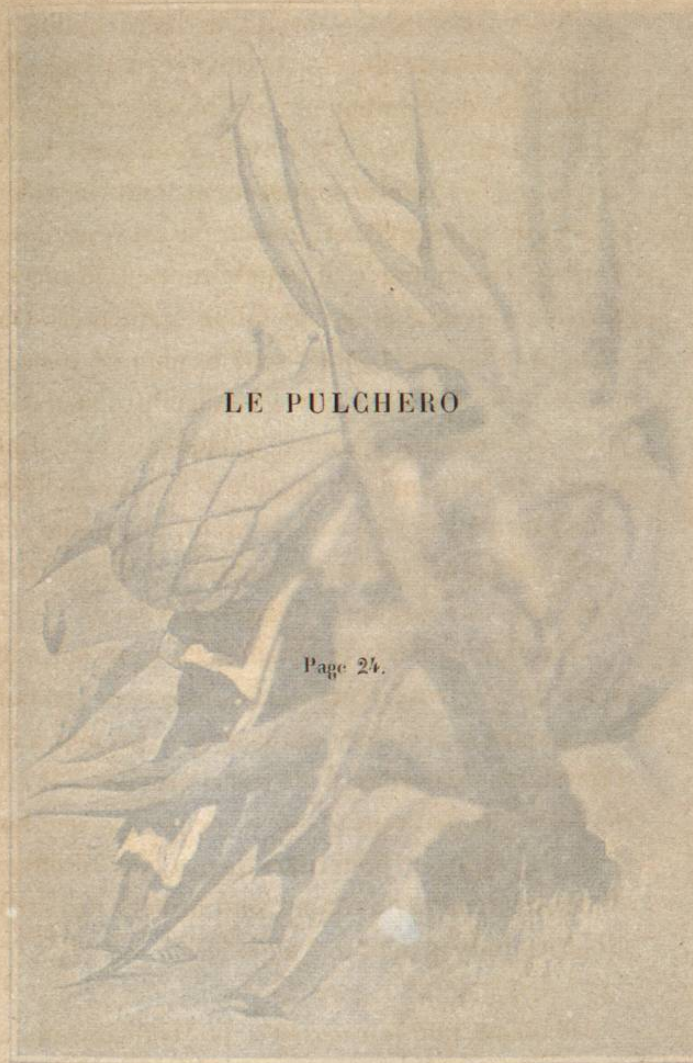


terminée à son extrémité par une corne de bœuf, — c'est l'*acojate*, — et d'une large cuiller à manche court, destinée au nettoyage et à l'agrandissement de l'entonnoir, ils plongent dans le liquide l'extrémité de la corne, appliquent leurs lèvres à l'extrémité opposée et font le vide. L'*acojate* se remplit, et le contenu est versé dans l'outre. On ajoute à ce liquide un peu de sucre, un peu de lait, et on le laisse fermenter. On obtient la liqueur connue sous le nom de *mescal* ou *pulque*. Fraîche, elle a beaucoup d'analogie avec la limonade gazeuse à laquelle on aurait ajouté du lait; mais lorsqu'elle a été transportée dans des outres en peau de bœuf, elle prend un goût que les Mexicains aiment fort, mais qui rappelle trop aux étrangers l'eau de Barèges.

Avec les feuilles broyées du magey, on fait une sorte de papyrus; leurs parties fibreuses servent de chaume à certaines toitures et se prêtent à la fabrication de cordes et de tissus grossiers. Il est une variété, de l'espèce dite *fil de prêtre*, que les Indiens emploient pour tisser de fort belles étoffes. Enfin, les feuilles du magey sont armées de dards dont les Indiens font des aiguilles.

De même que le *caballero*, la Mexicaine aime passionnément l'exercice du cheval, et elle adopte de préférence ce mode de locomotion pour se



LE PULCHERO

Page 24.

rendre à son *hacienda*, — sa maison de campagne, — ou à quelque fête donnée dans le voisinage de la ville. Elle n'a ni costume spécial ni selle particulière; le large pommeau de la selle ordinaire lui tient lieu de fourche, et elle est aussi solide sur sa monture que l'homme.

L'équitation toute spéciale que pratique le Mexicain le rend très-hardi et très-souple cavalier. Grâce au mors dont il fait usage, — qui est très-dur et a beaucoup d'analogie avec le mors arabe, — il est facilement maître de son cheval, et arrive à le manier avec une remarquable habileté. Aussi est-ce à cheval que le Mexicain aime à faire parade de sa force et de sa souplesse : sauter des obstacles, enlever son cheval de pied ferme, le lancer à toute vitesse sur un parcours de cinquante mètres et l'arrêter net, frémissant, au point indiqué; étant au galop, ramasser à terre une monnaie, un mouchoir; se servir de la lance, de l'épée, de la carabine ou du revolver à toutes les allures, ce sont là pour lui autant de jeux d'enfant.

L'exercice auquel le Mexicain excelle, c'est celui du *lazzo*, l'arme nationale. Le *lazzo* est une longue corde de la grosseur du petit doigt, très-finement et très-solidement tressée, et se terminant par un nœud coulant. Roulé en huit ou dix

cercles lâches, le *lazzo* est toujours suspendu à la selle, à portée de la main droite du cavalier. Il devient parfois une arme de guerre, mais son emploi est surtout fréquent dans la chasse donnée aux animaux qui paissent dans les immenses pâturages des *haciendas*, et qui se comptent par milliers. Laissés en liberté dans ces solitudes sous la garde de quelques *vaqueros*, ces troupeaux de chevaux ou de bœufs conservent presque toujours leur état sauvage.

A l'époque du dénombrement des troupeaux, comme il faut marquer au fer chaud les sujets nouveaux, on s'arrange pour les attirer près de la source ou de la mare à laquelle ils viennent d'habitude se désaltérer. A cet effet, on répand dans le champ d'à côté de grandes quantités de sel dont ces animaux sont très-friands, tandis que les propriétaires et les *vaqueros* installent leur outillage de marque dans le voisinage.

La marque du bétail est une occasion pour le Mexicain de déployer son adresse; c'est une fête à laquelle la jeunesse des environs est toujours invitée.

En arrivant sur le terrain, les cavaliers entourent l'abreuvoir, mais ils se tiennent à une distance suffisante pour ne pas effaroucher les animaux. Ceux-ci paraissent bientôt, conduits par le *cabes-*

tro, bœuf apprivoisé, ou par une cavale, au cou de laquelle est suspendue une clochette et qui mène la bande des chevaux. Il y a naturellement plusieurs cavales et plusieurs *cabestros*; chaque conducteur a la direction d'une tribu. Dès qu'un groupe est à l'abreuvoir, les cavaliers distinguent les animaux non marqués dont il s'agit de s'emparer. C'est ici que le *lazzo* entre en scène.

Après s'être distribué les rôles, deux cavaliers s'attachent spécialement à un animal, cherchent à le pousser dans la direction des marqueurs, et lorsqu'ils jugent le moment favorable, l'un vise les cornes, l'autre une des jambes; puis tous deux ensemble font tourner le *lazzo* au-dessus de leur tête et le lancent du côté du nœud coulant, en retenant l'autre extrémité enroulée au pommeau de la selle. L'animal ainsi saisi est brusquement renversé par le choc que produit le *lazzo* tiré en sens inverse par le cheval au galop. Les *vaqueros* se jettent aussitôt sur lui et le maintiennent à terre au moyen d'un joug, pendant que les marqueurs lui impriment le fer chaud sur la cuisse droite. L'opération se renouvelle ainsi pour tous les jeunes animaux, bœufs, vaches ou chevaux.

La fête du marquage sert souvent de prétexte au dressage à la selle des chevaux de quatre ou cinq ans.

Voici comment on procède : le cheval désigné ayant été pris et renversé, on lui met de fortes entraves aux quatre pieds, puis on le relève et l'on attache solidement ces entraves à quatre piquets. On caresse l'encolure du cheval pendant qu'un *vaquero* lui frictionne rapidement les reins et qu'il remplace brusquement la friction par un tapis et une selle ; le tapis, garni de grelots et de trois petites pointes en fer, enveloppe presque entièrement l'animal.

Celui-ci se défend d'abord aussi énergiquement qu'il peut, puis il finit par garder l'immobilité.

On profite de ce moment pour ôter vivement la selle, passer au cheval le mors et la bride, et le faire monter par un *vaquero* qui descend et remonte plusieurs fois, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Lorsque l'animal paraît assoupli, on lui enlève ses entraves. Le *vaquero* est resté en selle ; alors le cheval se livre à tous les bonds imaginables et emporte son cavalier dans une course folle.

Mais l'état nerveux dans lequel il se trouve détermine promptement la fatigue et le force au bout de peu d'instant à s'arrêter épuisé. On l'entoure, on le flatte, on le fait ramener au point de départ, puis on le conduit à l'*hacienda*. Le cheval est dompté.

L'usage constant du cheval a amené la jeunesse mexicaine à inventer une foule de jeux dont les scènes rapides et variées nécessitent autant de vigueur que d'adresse.

Comme l'Espagne, le Mexique a ses courses de taureaux, mais dans les grandes villes seulement. Dans les *pueblos* qui ne peuvent pas supporter les dépenses d'une *corrida* sérieuse, on organise des *novilladas*. Ces jeux se prêtent à nombre de tours d'adresse : par exemple, on *lasse* le taureau lancé sur un cavalier, par un pied désigné d'avance, et on le fait rouler dans la poussière ; ou bien l'on arrive derrière lui au galop, on lui saisit la queue qu'on tourne vite autour du poignet, et on le jette sur le flanc. Ou encore on l'attend de pied ferme, et, au moment où il fonce sur vous la tête basse, on lui saisit les cornes, et d'un vigoureux coup de reins on le renverse. — Jamais les *novilladas* n'entraînent mort d'homme.

Quand le créole mexicain n'est pas à cheval, ou auprès de sa *señora*, à coup sûr il courtise le jeu. Il apporte dans cette distraction une passion extrême, mais il tient à honneur de conserver, dans le gain ou dans la perte, la plus imperturbable impassibilité et la probité la plus scrupuleuse. Tel voleur de grand chemin qui n'hésiterait pas à vous détrousser sur la route, ne vou-

draît pour rien au monde, dans une salle de jeu, vous faire tort d'un réal.

Dans les maisons de jeu, à la Vera Cruz surtout, on joue à la traditionnelle roulette; mais le jeu national est le *monte*, sorte de lansquenet pour lequel on ne fait usage que des cartes espagnoles.

Nous avons vu des joueurs risquer leur fortune sur une carte, perdre, allumer une cigarette et s'éloigner en se drapant majestueusement dans leur sarape. Mais nous n'aurions éprouvé aucun étonnement si, le lendemain, nous avions retrouvé ces mêmes joueurs en train de dévaliser une diligence.

Les Mexicains comprennent si peu qu'on puisse se passer de la roulette ou du monte que le personnel d'une maison de jeu, sa voiture et son outillage, trouvèrent tout naturel de prendre place, un beau matin, parmi les bagages de notre colonne en marche. Arrivés à l'étape, banquier et croupiers parvenaient toujours à se procurer, même lorsque nous étions à court de logement, un local pour dresser le tapis vert; et les officiers qui avaient des économies à perdre n'étaient jamais en peine pour découvrir le chemin de la roulette. On y joua si bien, on y perdit si royalement, qu'un beau matin, au rapport du général, le colonel L... demanda que le directeur

de la roulette fût invité à ne plus suivre la colonne.

Mais il avait compté sans le commandant de C..., grand et beau joueur, qui prit la défense de la roulette, prouva que c'était une innocente distraction dont il ne fallait pas priver les officiers, et tenta de fléchir le général en lui faisant un sombre tableau de la monotonie de l'existence à laquelle nous étions condamnés. Le rapport fut, ce jour-là, des plus mouvementés et des plus divertissants; néanmoins, l'habile et surtout spirituelle plaidoirie du commandant ne désarma pas le colonel, qui persista dans sa demande et obtint gain de cause.

Un sentiment très-développé chez le Mexicain, c'est le sentiment de la dévotion; on le devinerait rien qu'à voir le nombre extraordinaire d'églises, de couvents, de chapelles, de calvarios. Le clergé, qui jouit d'une grande influence sur la population, fait en sorte de la maintenir, de l'affirmer par tous les moyens en son pouvoir, déployant dans certaines circonstances une pompe qui est loin de la simplicité pratiquée en Occident. Ainsi, à toute heure du jour, on voit circuler dans les rues une voiture dorée, attelée de deux mules richement caparaçonnées et précédées d'un *lepero*¹ qui porte d'une

¹ Les *leperos* sont une très-curieuse clientèle des Padres et

main une table recouverte d'une toile blanche, et de l'autre une sonnette qu'il agite sans relâche. C'est le Saint Sacrement qui passe; un *Padre* le porte à quelque riche malade.

Aussitôt la circulation est interrompue sur le passage de la voiture; tout le monde s'arrête; les cavaliers mettent pied à terre; dans les maisons les occupations cessent, et chacun se découvre, s'agenouille et prie.

A l'heure de l'*Angelus*, les passants s'arrêtent, récitent tête nue un *Pater* et un *Ave*, puis ils se souhaitent les uns aux autres une *buena noche* et rentrent.

L'antique et belle coutume de la prière du soir, qui réunissait les maîtres et les serviteurs dans une commune pensée de la Divinité, est restée en honneur au Mexique, surtout dans les haciendas.

Quand on est témoin de la dévotion du peuple mexicain, on est très-surpris, pour ne pas dire tristement impressionné, par les scènes qui suivent la mort d'un petit enfant.

des moines. Ces mendiants, fort nombreux au Mexique, dont une catégorie porte le nom de *Pordio sero*, mendiants pour Dieu, sont logés dans des *vaciendad* ou maisons appartenant au clergé. Malgré les soins dont ils sont l'objet, les *leperos* fournissent un assez gros contingent aux bandes de voleurs; mais tout ce qui appartient au clergé leur est sacré.

Là, au lieu des pleurs que nous répandrions, règne la gaieté; la douleur y éclate en manifestations bruyantes, et pendant que les parents et les amis vont, viennent, mangent et boivent au milieu d'une surexcitation extraordinaire, le petit mort, — hier encore le rayon de soleil de la maison, — attend à l'écart, dans son berceau couvert de fleurs, qu'on le prenne pour le porter au cimetière!

Il ne faudrait pas croire que cette coutume fût le résultat de l'indifférence ou de l'insensibilité. Au Mexique, elle émane de cette croyance, que l'enfant qui a vécu ce que vivent les fleurs, et dont l'âme s'envole dans le rayonnement de sa pureté, *passé aux anges*. Le Mexicain en conclut que c'est un devoir de se réjouir; — pleurer, dit-il, serait méconnaître une grâce de la Providence.

Sans cette explication, cette coutume nous semblerait barbare, et d'autant plus inexplicable que le Mexicain est d'un caractère doux.

La politique seule le rend féroce, témoin certains décrets des libéraux contre les conservateurs, ou de ces derniers contre les partisans de Juarez.

Ainsi, le 3 juin 1861, Ocampo, libéral influent, est saisi et fusillé par ordre de Marquez. Aussitôt

le gouvernement de Juarez déclare hors la loi les généraux Marquez, Mejia, Cobos, Vicario, Lozada, et met leurs têtes à prix. Dix mille piastres et une amnistie complète sont la récompense promise.

Le 11 avril 1861, après la bataille de Tacubaja, Marquez adresse l'ordre suivant au général Miramon :

« Dans l'après-midi de ce jour et sous votre
« plus stricte responsabilité, vous donnerez
« l'ordre de fusiller tous les prisonniers du grade
« d'officier, et vous m'informerez de leur nom-
« bre. »

Autre décret de Marquez :

« En vertu des pouvoirs dont je suis investi,
« je décrète :

« 1° Juarez et ceux qui reconnaissent son gou-
« vernement et lui obéissent sont déclarés traîtres
« au pays, ainsi que tous ceux qui l'aident direc-
« tement ou indirectement, quelque peu que ce
« soit.

« 2° Tous les individus compris dans une caté-
« gorie ci-dessus spécifiée seront immédiatement
« fusillés, sans autre formalité que la constatation
« de leur identité. »

D'ailleurs, en avril 1862, Juarez répondait à ces mesures par des ordres tout aussi sauvages :
« en déclarant traîtres et punissant de mort tous

« ceux qui prêteraient à l'ennemi un concours de
« quelque nature que ce fût. »

Et voilà sur quelle pente sanglante le Mexique glissait, lorsque l'intervention étrangère survint pour son plus grand bonheur; car seule la nécessité de se défendre a révélé à cette nation la vigueur dont elle était capable. Nous lui avons appris, à nos dépens, l'art de faire la guerre; elle a puisé dans son patriotisme cette grande vertu : la persévérance dans la lutte.